



*Livres*

# Perroquets de tous les pays Dans «Karaoké Culture», Dubravka Ugrešić analyse mi-grave, mi-badine, ce rite d'idolâtrie populaire

**DUBRAVKA UGREŠIĆ**

**Karaoké Culture** Traduit de l'anglais par Pierre-Richard Rouillon. [Galaade] 126 pp., 10 €.

« **A** ce qu'il paraît, la chanson I Will Survive est en tête du hit-parade des fans de karaoké depuis des années », rapporte Dubravka Ugrešić dans son court essai, *Karaoké Culture*. Derrière l'anecdote, un symbole. Depuis son invention par l'homme d'affaires Daisuke Inoue au début des années 70, la machine à karaoké (qui signifie «orchestre vide» en japonais) a fait mieux que survivre : elle a prospéré.

**Esthétique.** En France, où l'on se plaît à l'imaginer cantonnée dans quelques bars ringards, son esprit hante toujours nos écrans, de la télévision («N'oubliez pas les paroles») au cinéma (*Stars 80*) en passant par quantité de vidéos YouTube où d'illustres inconnus «couvrent» des tubes à la guitare pour que d'autres

internauts fassent de même dans leur salon.

A première vue, c'est «juste une bonne blague», un «petit jeu inoffensif» au cours duquel «l'amateur déclare publiquement son amour pour son idole, tandis que son interprétation fatalement bizarroïde dévalorise en même temps» le chanteur adoré. Mais au-delà se cache une tendance de civilisation, estime celle qui se «comporte dans ses textes comme si l'esprit de Toto [le chien qui révèle la supercherie du Magicien d'Oz, ndlr] s'était emparé d'[elle], [l']incitant à faire tomber le rideau». Décortiqué jusqu'à la substantifique moelle, le karaoké devient une catégorie esthétique, voire un concept philo à l'aune duquel l'auteure croate analyse le fonctionnement de la culture populaire au XXI<sup>e</sup> siècle. Son axiome : «AA est le point de départ d'un nouvel alphabet culturel.»

AA comme Auteur anonyme, d'abord. Une signature paradoxale qui fait florès sur Internet. L'anonymat est distingué par l'essayiste comme

«critère essentiel» de la culture karaoké, parce que «si l'on signait de notre nom et prénom, [...] notre braillement sur Mamma Mia ne serait pas compris comme une docile imitation de l'original, mais comme une subversion».

Derrière le sigle AA se rangent également les bataillons d'Auteurs amateurs en guerre contre la «dictature de la compétence», et dont la haine aveugle des élites entre chez l'ex-Yougoslave en résonance avec l'utopie communiste de «l'art par tous et pour tous». A cette différence près que, débarrassée de toute perspective marxiste, la défense de ces pratiques amateurs par leurs auteurs n'a plus rien de révolutionnaire. Leur seule légitimité réside dans l'invocation du droit à s'exprimer : «Ils disent qu'on est immatures et incapables d'écrire correctement une phrase. Mais moi je dis, et alors ? C'est le fait que nous produisons qui compte avant tout», argue Mone, jeune auteure de Keita Soshetsu (roman sur téléphone portable), dans une

lapalissade idéologiquement non identifiée. AA, enfin, pour Auteur amnésique. La perte de mémoire étant «un sous-produit de la révolution informatique», la culture karaoké s'érige sur le principe du radotage (n'appelle-t-on pas mêmes ces images virales échangées sur la Toile ?). Principe qu'Ugrešić signale au cœur de la dynamique des fandoms : «Le fan connaîtra les noms des scénaristes qui ont adapté le livre, les noms des acteurs (premiers et seconds rôles), et retiendra les moindres détails, depuis la musique et les costumes jusqu'aux listes des dialogues.»

**Sombre.** A l'échelle planétaire, la culture karaoké engendrerait ainsi des nuées de perroquets se disputant la palme de celui ayant retenu le plus de phrases toutes construites, sans jamais chercher l'expression personnelle. Sombre vision. «Ainsi va notre glorieuse époque, l'ère du karaoké ; [...] nous n'allons pas nous noyer, mais nous n'allons pas nous en sortir non plus.»

**ÉMILE RABATÉ**